

AUSTEN JANE

RAISON ET SENSIBILITÉ,
OU LES DEUX MANIÈRES
D'AIMER (TOME 1)

Jane Austen

**Raison et sensibilité, ou les deux
manières d'aimer (Tome 1)**

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24167316

Raison et sensibilité, ou les deux manières d'aimer (Tome 1):

ISBN <http://www.gutenberg.org/ebooks/33388>

Содержание

CHAPITRE PREMIER	4
CHAPITRE II	11
CHAPITRE III	20
CHAPITRE IV	28
CHAPITRE V	36
CHAPITRE VI	40
Конец ознакомительного фрагмента.	42

Raison et sensibilité, ou les deux manières d'aimer (Tome 1)

CHAPITRE PREMIER

La famille des Dashwood était depuis long-temps établie dans le comté de Sussex. Leurs domaines étaient étendus, et leur résidence habituelle était à Norland-Park, au centre de leurs propriétés, où plusieurs générations avaient vécu avec honneur, aimées et respectées de leurs vassaux et de leurs voisins.

Le dernier possesseur de ces biens, était un vieux célibataire, qui pendant long-temps avait vécu avec une sœur chargée de diriger l'économie de sa maison, en même temps qu'elle était sa fidèle compagne. Elle mourut dix ans avant lui, et pour réparer cette perte, il invita un neveu, qui devait hériter de ses terres, à venir vivre auprès de lui avec toute sa famille. Ce neveu, M. Henri Dashwood était marié, et il avait des enfans. Le bon vieillard trouva dans leur société un bonheur qui lui était inconnu, et son attachement pour eux tous s'augmenta chaque jour. Monsieur et madame Henri Dashwood soignèrent sa vieillesse bien moins par

intérêt que par bonté de cœur, et la gaîté des enfans, et leurs douces caresses animèrent le soir de sa vie et la prolongèrent.

M. Henri Dashwood avait un fils d'un premier mariage et trois filles de sa seconde femme. Son fils John était en possession d'une belle fortune provenant de sa mère, qui avait été très-riche. Econome par caractère, il ne fit aucune folle dépense, et se maria de bonne heure à miss Fanny Ferrars, jeune personne riche aussi, qui ajouta encore à sa fortune. La succession de la terre de Norland ne lui était donc pas aussi nécessaire qu'à ses trois sœurs qui n'avaient pas les mêmes espérances; leur mère n'avait rien du tout à leur laisser, et leur père ne pouvait disposer que de sept mille livres sterling. Tout le reste de sa fortune devait revenir après lui à son fils, attendu qu'il n'avait eu pendant sa vie que la jouissance de la moitié du bien de sa première femme.

Le vieux oncle mourut; son testament fut ouvert, et comme il arrive presque toujours, il fit beaucoup de mécontents. M. Henri Dashwood devait naturellement s'attendre à être le seul héritier, et l'était en effet, mais de manière à détruire pour lui la valeur de cet héritage, auquel il n'attachait de prix que pour faire un sort à sa femme et à ses trois filles, son fils étant déjà si avantageusement pourvu du côté de la fortune. Mais à sa grande surprise son oncle, qui paraissait aussi les aimer tendrement, avait cependant substitué tous ses biens à ce fils et à son enfant âgé de trois ou quatre ans; tellement que M. Henri Dashwood n'avait plus le pouvoir d'en aliéner la moindre partie pour faire un sort à sa femme et à ses filles. Pendant les dernières années de la vie du

vieillard, M. John Dashwood et sa femme avaient eu soin de lui faire beaucoup de visites, et d'amener avec eux leur petit garçon, qui caressait le vieux oncle, l'appelait *bon grand papa*, jouait autour de lui, l'amusait de son petit babil, et même de ses sottises enfantines, et qui finit par lui faire oublier toutes les attentions que ses nièces lui avaient prodiguées pendant des années. Il leur laissait cependant à chacune mille pièces, comme une marque d'amitié; mais c'était tout ce qu'elles avaient à prétendre de son héritage.

M. Henri Dashwood fut d'abord consterné de ces dispositions; il se consola cependant, en pensant que quoiqu'il fût déjà grand-père, il pouvait raisonnablement espérer de vivre encore bien des années, et de faire d'assez fortes économies sur ses grands revenus pour laisser après lui une somme considérable. Mais sur quoi peut compter l'homme mortel! M. Dashwood ne survécut que quelques mois à son oncle, et de cette fortune si long-temps attendue, il ne resta à sa femme et à ses trois filles que dix mille pièces, y compris le legs des trois mille. Aussitôt que M. Henri Dashwood se sentit en danger, il fit venir son fils, et lui recommanda sa belle mère et ses trois sœurs, avec toute la force de la tendresse paternelle.

M. John Dashwood n'avait pas la sensibilité de son père et de toute sa famille; cependant ému par la solennité du moment et par les tendres supplications du meilleur des pères, il lui promit de faire tout ce qui dépendrait de lui pour le bonheur des êtres si chers à son cœur. Les derniers instans du mourant furent adoucis

par cette assurance; il expira doucement dans les bras de sa femme et de ses filles, au désespoir de sa perte, et son fils, assis à quelques pas plus loin, réfléchissait à sa promesse, et à ce qu'il pouvait et devait faire pour la remplir. Dans le fond il était alors très-bien disposé pour cela. Quoiqu'il fût naturellement froid et très-égoïste, il jouissait cependant d'une bonne réputation; il était respecté comme un jeune homme qui avait des mœurs, qui s'était toujours conduit avec sagesse et prudence, et qui remplissait exactement les devoirs de fils, de père, de mari et ceux de société. S'il avait eu une compagne plus aimable, il aurait joui de plus d'estime encore, et l'aurait mieux mérité. Il s'était marié fort jeune; et passionnément amoureux de sa femme, elle avait pris sur lui beaucoup d'empire. Un esprit très-étroit, des nerfs très-irritables, un cœur qui n'aimait qu'elle-même et son enfant, parce qu'il était à elle et qu'il lui ressemblait: voilà en deux mots le portrait de madame John Dashwood.

Allons, dit M. John Dashwood en lui-même à la suite de ses réflexions, il faut tenir ce que j'ai promis à mon père mourant, il faut faire à mes sœurs un présent qui les dédommage de leur perte et qui augmente leur bien-être. Si je leur donnais mille pièces à chacune; il me semble que ce serait fort honnête, et je ne puis pas faire moins; ma fortune s'augmente à présent par la mort de mon père de quatre mille livres sterling par année des biens de mon vieux oncle, sans parler de la moitié du bien de ma mère dont mon père jouissait. Tout cela ajouté à mes revenus actuels, me met en état d'être généreux avec mes sœurs... Oui, oui, je leur

donnerai trois mille guinées, et je crois que c'est assez beau et qu'on parlera dans le monde de ma libéralité. Trois mille pièces ajoutées aux trois mille qu'elles ont eues de leur bon oncle et aux sept mille dont leur mère jouit, les mettront complètement à leur aise. Quatre femmes ne peuvent pas dépenser beaucoup, et trois mille pièces c'est une belle somme; elles pourront faire des épargnes considérables. Allons, j'en suis bien aise; je l'ai promis à mon père mourant, et j'y suis résolu. Il pensa de même tout le jour, et même plusieurs jours consécutivement sans qu'il s'en repentît; il ne leur en parla pas encore dans le premier moment de leur douleur, mais il en prit l'engagement avec lui-même.

Les funérailles ne furent pas plutôt achevées, que madame John Dashwood, sans en avertir sa belle-mère, arriva à Norland-Park, avec son fils et tous leurs domestiques. Personne ne pouvait lui disputer le droit d'y venir, puisque du moment du décès de leur père, cette terre leur appartenait; mais le peu de délicatesse de ce procédé aurait été senti même par une femme ordinaire, et madame Dashwood la mère, avec une sensibilité romanesque, un sens parfait des convenances, ne pouvait qu'être très-blessée de cette négligence. Madame John Dashwood n'avait jamais cherché à se faire aimer de la famille de son mari (à l'exception cependant du vieux oncle) mais jusqu'alors ne vivant pas avec eux, elle avait eu peu d'occasion de leur prouver combien ils devaient peu compter sur des attentions consolantes de sa part.

Madame Dashwood fut si aigrie de cette conduite peu amicale, et désirait si vivement de le faire sentir à sa belle-fille,

qu'à l'arrivée de cette dernière, elle aurait quitté pour toujours la maison, si sa fille aînée ne lui avait fait observer qu'il ne fallait pas se brouiller avec leur frère. Elle céda à ses prières, à ses représentations et, pour l'amour de ses trois filles, consentit à rester pour le moment à Norland-Park.

Elinor sa fille aînée, dont les avis étaient presque toujours suivis, possédait une force d'esprit, une raison éclairée, un jugement prompt et sûr, qui la rendaient très capable d'être à dix-neuf ans le conseil de sa mère, et lui assuraient le droit de contredire quelquefois, pour leur avantage à toutes, une vivacité d'esprit et d'imagination, qui chez madame Dashwood ressemblait souvent à l'imprudence; mais Elinor n'abusait pas de cet empire. Elle avait un cœur excellent, elle était douce, affectionnée, ses sentimens étaient très-vifs, mais elle savait les gouverner; c'est une science bien utile aux femmes, que sa mère n'avait jamais apprise, et qu'une de ses sœurs, celle qui la suivait immédiatement, avait résolu de ne jamais pratiquer.

Pour l'intelligence, l'esprit et les talens, Maria ne le cédait en rien à Elinor; mais sa sensibilité toujours en mouvement, n'était jamais réprimée par la raison. Elle s'abandonnait sans mesure et sans retenue à toutes ses impressions; ses chagrins, ses joies étaient toujours extrêmes; elle était d'ailleurs aimable, généreuse, intéressante sous tous les rapports, et même par la chaleur de son cœur. Elle avait toutes les vertus, excepté la prudence. Sa ressemblance avec sa mère était frappante; aussi était-elle sa favorite décidée.

Elinor voyait avec peine l'excès de la sensibilité de sa sœur, tandis que leur mère en était enchantée, et l'excitait au lieu de la réprimer. Elles s'encouragèrent l'une l'autre dans leur affliction, la renouvelaient volontairement, et sans cesse, par toutes les réflexions qui pouvaient l'augmenter, et n'admettaient aucune espèce de consolation, pas même dans l'avenir. Elinor était tout aussi profondément affligée, mais elle s'efforçait de surmonter sa douleur, et d'être utile à tout ce qui l'entourait. Elle prit sur elle de mettre chaque chose en règle avec son frère pour recevoir sa belle-sœur à son arrivée, et lui aider dans son établissement. Par cette sage conduite, elle parvint à relever un peu l'esprit abattu de sa mère, et à lui donner au moins le désir de l'imiter.

Sa sœur cadette, la jeune Emma, n'était encore qu'une enfant; mais à douze ans elle promettait déjà d'être dans quelques années aussi belle et aussi aimable que ses sœurs.

CHAPITRE II

Madame John Dashwood fut donc installée par elle-même dame et maîtresse de Norland-Park, et sa belle-mère et ses belles-sœurs réduites à n'y paraître plus que comme étrangères et presque par grace. Elles étaient traitées par madame Dashwood avec une froide civilité, et par leur frère avec autant de tendresse qu'il pouvait en témoigner à d'autres qu'à lui-même, à sa femme et à son enfant. Il les pressa, et même avec assez de vivacité, de regarder Norland comme leur demeure. Madame Dashwood n'ayant encore aucun autre endroit où elle pût se fixer, accepta son invitation jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une maison à louer dans le voisinage: rester dans un lieu où tout lui retraçait et son bonheur passé, et la perte qu'elle avait faite, était exactement ce qui lui plaisait et lui convenait le mieux. Dans le temps du plaisir, personne n'avait plus de cette franche gaîté, de cet enjouement qui rejette toute sensation pénible, personne ne possédait à un plus haut degré cette confiance dans le bonheur, cet espoir dans sa durée, qui est déjà le bonheur lui-même; mais dans le chagrin elle repoussait de même toute idée de consolation, et s'y livrait en entier avec une sorte de volupté.

M. John Dashwood fit part à sa femme de son projet de faire présent à chacune de ses sœurs de mille guinées, et comme on peut le penser, elle fut loin de l'approuver: trois mille pièces ôtées de la fortune de son cher petit garçon, n'étaient pas une bagatelle!

Elle regardait comme inconcevable que le tendre père d'un enfant aussi charmant, pût seulement en avoir la pensée; elle le supplia d'y réfléchir encore. N'était-ce pas faire un tort irréparable à son fils unique! sa conscience lui permettait-elle de le priver d'une telle somme! et quel droit avaient mesdemoiselles Dashwood, qui n'étaient que ses *demi-sœurs*, (ce qu'elle regardait à peine comme une parenté), sur cet excès de générosité? Il était reçu dans le monde, qu'aucune affection ne pouvait être supposée entre des enfans de deux lits différens. Leur père avait déjà fait grand tort à son fils en se remariant et en ayant trois filles, auxquelles il avait *injustement* donné tout ce dont il pouvait disposer; et vous voulez, dit-elle, encore ruiner votre pauvre petit Henri, en donnant à vos *demi-sœurs* tout son argent. Tout cela fut dit avec ce ton de conviction et de tendresse maternelle, qui ne manquait jamais son effet sur le faible John. Cette fois cependant il ne céda pas d'abord. – C'était (lui disait-il) la dernière requête de mon père expirant, que je prendrais soin de sa veuve et de ses filles. – Il ne savait pas lui-même ce qu'il disait, j'en suis bien sûre, répliqua madame Dashwood. Tous les gens à l'agonie disent de même; ils recommandent les survivans les uns aux autres; leur tête n'y est plus, ce n'est que leur cœur qui leur parle encore pour ceux qu'ils ont aimés, et qu'ils sont près de quitter. Si ses idées avaient été bien nettes et qu'il n'eût pas rêvé à demi, il n'aurait jamais imaginé de vous faire une demande aussi ridicule que celle d'ôter à votre enfant la moitié de sa fortune.

– Mon père, ma chère Fanny, n'a stipulé aucune somme, il

me demanda seulement de rendre la situation de sa femme et de ses filles aussi *comfortable*¹ qu'il était en mon pouvoir. Peut-être aurait-il mieux fait de s'en rapporter tout-à-fait à moi; il ne pouvait pas supposer que je les négligerais, mais enfin il a exigé de moi cette promesse; je l'ai faite, et je veux la remplir. Je dois faire quelque chose pour mes sœurs avant qu'elles quittent Norland pour s'établir ailleurs.

– Eh bien! à la bonne heure. *Quelque chose*; mais il n'est pas nécessaire que ce *quelque chose* soit trois mille pièces. Passe encore si vos sœurs étaient âgées et que cet argent pût revenir une fois à votre fils; mais considérez qu'une fois donné, vous ne le retrouverez plus. Vos sœurs sont jeunes et jolies; si vous les dotez de cette manière, elles se marieront bientôt, et vos trois mille guinées seront perdues pour toujours. Des familles étrangères en jouiront, les dissiperont, et notre cher petit Henri en sera privé; je vous demande, s'il y a là l'ombre de la justice.

– Vous avez raison, Fanny, dit gravement John Dashwood, parfaitement raison; c'est peu de chose à présent relativement à ma fortune, mais le temps peut venir que notre cher fils regrettera beaucoup cette somme: si par exemple il avait une nombreuse

¹ Ce mot *comfortable* n'a point de vrai synonyme en français, il en faut beaucoup pour exprimer toutes les idées qu'il renferme. C'est aisance, bien-être, agrément, commodité, consolation; il s'adopte au moral comme au physique. Ce serait une vraie acquisition pour notre langue, et sans oser me flatter d'avoir le droit de le naturaliser, je veux au moins essayer de m'en servir dans cet ouvrage; il le mériterait autant et mieux que bien d'autres qu'on a empruntés de l'anglais et dont on se sert journellement. (Note du traducteur.)

famille.

– Eh! mais sans doute, et je parie qu'il aura beaucoup d'enfants, ce cher petit.

– Peut-être bien! Ainsi, chère amie, il vaudrait mieux en effet diminuer la somme de moitié, qu'en dites-vous? Cinq cents pièces à chacune ce serait encore une prodigieuse augmentation à leur fortune.

– Prodigieuse, immense, incroyable! Quel frère dans le monde ferait cela pour ses sœurs, même pour des sœurs réelles? et des demi-sœurs! mais vous avez toujours été trop généreux, mon cher John.

– Il vaut mieux dans de telles occasions faire trop que trop peu, dit John en se rengorgeant; personne au moins ne dira que je n'ai pas fait assez. Elles-mêmes ne s'attendent sûrement pas que je leur donne autant.

– Elles n'ont rien du tout à attendre, reprit aigrement Fanny; ainsi il n'est pas question de leurs espérances, mais de ce que vous pouvez leur donner, et je trouve...

– Certainement je trouve aussi que cinq cents pièces sont bien suffisantes, interrompit John, sans que j'y ajoute rien. Elles auront chacune à la mort de leur mère trois mille trois cent trente-trois pièces; fortune très-considérable pour toute jeune femme.

– Oui vraiment trois mille trois cent trente-trois; je n'avais pas fait ce calcul, et c'est vraiment immense! trois mille trois cent trente-trois pièces! c'est énorme.

– Et même quelque chose de plus, dit John en calculant sur

ses doigts. Dix mille pièces, divisées en trois. Oui c'est bien cela. Trois mille trois cent trente-trois et quelque chose en sus.

– Alors, mon cher, je ne conçois pas, je vous l'avoue, que vous vous croyiez obligé d'y ajouter la moindre chose. Dix mille pièces à partager entr'elles, c'est plus que suffisant. Si elles se marient, c'est une très-belle dot, et elles épouseront sûrement des hommes riches; si elles ne se marient pas elles vivront très-*confortablement* ensemble avec dix mille livres.

– Cela est vrai, très-vrai, dit John en se promenant avec l'air de réfléchir; ainsi dites-moi, ma chère, s'il ne vaudrait pas mieux faire quelque chose pour la mère, pendant qu'elle vit, une rente annuelle? Mes sœurs en profiteront autant que si c'était à elles. Cent pièces par année par exemple; il me semble que pour une vieille femme qui vit dans la retraite, c'est bien honnête: qu'en pensez-vous, Fanny?

– Il est sûr, dit-elle, que cela vaut beaucoup mieux que de se séparer de quinze cents livres tout à-la-fois... Mais je réfléchis que si madame Dashwood allait vivre vingt ans, alors nous serions en perte.

– Vingt ans, chère Fanny! vous plaisantez; elle ne vivra pas la moitié de ce temps-là; elle est trop sensible, trop nerveuse.

– J'en conviens; mais n'avez-vous pas observé que rien ne prolonge la vie comme une rente viagère! C'est une affaire très-sérieuse que de s'engager à payer une rente annuelle. Vous ne savez pas quel ennui vous allez vous donner, et comme on est malheureux quand le moment de l'échéance arrive. C'est

précisément alors qu'on aurait une dépense indispensable à faire pour soi-même, et que cet argent qui se trouve là ferait plaisir, et il faut le donner à d'autres; c'est vraiment insupportable! Ma mère devait payer de petites rentes à trois vieux domestiques par le testament de mon père; j'ai souvent été témoin du chagrin, de l'ennui que cela lui donnait. Ses revenus n'étaient plus à elle, disait-elle. Et ces bonnes gens qui n'avaient garde de mourir! elle en était tout-à-fait impatientée. Aussi j'ai pris une telle horreur des rentes viagères, que pour rien dans le monde je ne voudrais m'engager à en payer, quelle que petite qu'elle fût. Pensez y bien, mon cher.

– Il est sûr qu'il n'est pas du tout agréable que quelqu'un ait des droits sur notre revenu; être obligé à un paiement régulier, tel mois, tel jour, cela blesse l'indépendance.

– Ajoutez, mon cher, qu'après tout, on ne vous en sait aucun gré. Cette rente est assurée; vous ne faites en la donnant que ce que vous devez, et on n'en a nulle reconnaissance. Si j'étais de vous, je voudrais n'être lié par rien et pouvoir donner ce qu'il me plairait, et quand il me plairait. Vous serez charmé peut-être de pouvoir mettre de côté, cent ou cinquante pièces pour quelque dépense de fantaisie que vous ne pouvez prévoir.

– Je crois que vous parlez très-sensément, ma chère Fanny, et je suivrai vos bons conseils; ce sera beaucoup mieux en effet que de leur donner une rente fixe. Ayant un revenu plus considérable, elles augmenteraient leur train, leurs dépenses, et au bout de l'année, elles n'en seraient pas plus riches. Oui, oui, cela sera

beaucoup mieux; un petit présent de vingt, de trente pièces de temps en temps, préviendra tout embarras d'argent, et j'aurai rempli la promesse que j'ai faite à mon père.

– Parfaitement bien, et je vous le répète, mon cher, je suis convaincue qu'il n'a jamais eu dans la pensée que vous dussiez leur donner de l'argent. L'assistance, les secours qu'il demandait pour elles, étaient seulement ce qu'on peut attendre d'un bon frère: comme par exemple de leur aider à trouver une petite maison jolie et commode; de leur prêter vos chevaux pour transporter leurs effets; de leur envoyer quelquefois du poisson, du gibier, des fruits dans leur saison. Je parie ma vie que c'est là seulement ce qu'il entendait, et il ne pouvait vouloir autre chose. Pensez comme votre belle-mère sera bien avec l'intérêt de sept mille pièces, et vos sœurs avec celui de trois mille; elles auront par an cinq cents pièces de revenu, et qu'ont-elles besoin d'en avoir davantage? Elles ne dépenseront pas cela; leur ménage sera si peu de chose. Elles n'auront ni carrosse, ni chevaux, tout au plus une fille pour les servir; elles ne recevront point de compagnie, et n'auront presque aucune dépense à faire. Ainsi vous voyez qu'elles seront à merveille, et qu'il ne leur manquera rien. Cinq cents pièces par an! je ne peux imaginer à quoi elles en emploieront la moitié; et leur donner quelque chose de plus serait tout-à-fait absurde. Vous verrez que ce sont elles plutôt qui pourront vous donner quelque chose et faire souvent quelque joli présent à leur petit neveu.

– Sur ma parole, dit M. John Dashwood en se frottant les

mains, vous avez parfaitement raison. Mon père ne prétendait rien de plus, je le comprends à présent, et je veux strictement remplir mes engagements par toutes les preuves de tendresse et de bonté fraternelles que vous m'indiquez; car votre cœur est excellent, chère Fanny, et je vous rends bien justice. Il est charmant à vous d'être aussi bonne pour mes sœurs et ma belle-mère. Quand elles iront s'établir ailleurs, je leur rendrai, et vous aussi, tous les petits services qui pourront leur être utiles: quelques présens de meubles par exemple, de porcelaines. Enfin je puis m'en rapporter à vous.

– Oh! bien certainement tout ce qui pourra leur convenir... Mais cependant, réfléchissez à une chose. Quand votre vieux oncle fit venir ici votre père et votre belle-mère, il les établit chez lui. Tout le mobilier de Stanhill, la porcelaine, la vaisselle, le linge, tout fut soigneusement enfermé, et votre père, comme vous le savez, a légué ces objets à sa femme. Leur maison sera donc meublée et garnie au-delà de ce qu'elle pourra contenir; ainsi elles n'auront besoin de rien.

– De rien du tout; je n'y pensais pas. C'est un très-beau legs qu'elles ont eu là, en vérité! et la vaisselle, par exemple, nous aurait bien fort convenu pour augmenter la nôtre, à présent que nous aurons souvent du monde à demeure.

– Et le beau déjeuner de porcelaine de la Chine; combien je le regrette! il est beaucoup plus beau que celui qui est ici, et suivant mon opinion, dix fois trop beau et trop grand pour leur situation actuelle. Votre père n'a pensé qu'à elles; je trouve, mon cher, que

vous pourriez fort bien le leur faire sentir avec délicatesse, et les engager à nous laisser tant de choses qui vont leur devenir inutiles et qui nous conviendraient bien mieux. Mais certainement vous ne devez pas avoir beaucoup de reconnaissance pour la mémoire d'un père qui, s'il avait pu, leur aurait laissé tout au monde et rien à vous; et vous leur donneriez encore quelque chose... Ce serait à mon avis une duperie et une faiblesse dont je vous connais incapable. L'extrême bonté de votre cœur peut quelquefois vous entraîner trop loin; mais la fermeté de votre caractère et la force de votre jugement, vous ramènent bientôt dans le droit chemin.

Cet argument était irrésistible. Ce que John Dashwood craignait le plus, c'était de passer pour un homme faible et dupé, et sans qu'il s'en doutât, il ne faisait et ne pensait que ce que voulait madame John Dashwood: il finit donc par déclarer, que non-seulement il serait inutile, mais injuste et ridicule de rien faire pour ses sœurs, au-delà des petits services de bon voisinage, que sa femme lui avait indiqués, et que c'était à elles au contraire à leur donner ce qui pourrait leur convenir.

CHAPITRE III

Madame Dashwood passa plusieurs mois à Norland, non plus cependant par la crainte de quitter un lieu qui nourrissait sa douleur; elle s'y était livrée d'abord avec trop de violence pour qu'elle pût durer au même point. Peu-à-peu elle cessa d'éprouver ces émotions déchirantes que la vue de chaque place où elle avait été avec son mari excitait chez elle. Son esprit redevint capable d'autre chose que de chercher par de mélancoliques souvenirs à augmenter son affliction. Dès qu'elle en fut à ce point, elle s'impatientsa au contraire de quitter le château, et fut infatigable dans ses recherches pour trouver une demeure qui pût lui convenir, qui ne l'éloignât pas trop d'un séjour où elle avait été si heureuse, et où peut-être elle pourrait retrouver encore, si non le bonheur, au moins une vie tranquille avec ses chères enfans; mais elle n'en put trouver aucune qui répondît à-la-fois à ses idées de bien-être et à la prudence de sa fille aînée, dont le jugement éclairé rejeta plusieurs maisons trop grandes pour leurs revenus, que sa mère aurait désirées.

Madame Dashwood qui n'avait point quitté son mari pendant sa dernière maladie, avait appris par lui la promesse solennelle de son fils en leur faveur, qui avait adouci les derniers momens du mourant. Elle ne doutait pas plus de sa sincérité à la tenir qu'il n'en avait douté lui-même, et pensait avec satisfaction que ses filles trouveraient dans leur frère un appui et un bienfaiteur.

Quant à elle-même, ayant toujours vécu dans l'aisance et sans avoir besoin de calculer ses dépenses, elle était persuadée que le revenu de sept mille livres sterling la ferait vivre dans l'abondance. Pour son beau-fils aussi elle se réjouissait du plaisir qu'il aurait à servir de père à ses jeunes sœurs, à leur procurer toutes les petites jouissances dont elles avaient l'habitude et se reprochait de ne lui avoir pas toujours rendu toute la justice qu'il méritait, lors qu'elle l'avait quelquefois soupçonné d'avarice ou d'égoïsme. «C'est parce qu'il s'était laissé influencer par sa femme, pensait-elle, qu'il a donné lieu à ce soupçon; mais à présent qu'il a vécu avec nous, qu'il nous connaît, il a appris à nous aimer, et elle n'aura plus le pouvoir d'altérer son amitié. Nous lui sommes chères parce que nous l'étions à son père; toute sa conduite avec nous prouve combien il s'intéresse à notre bonheur, et il s'attachera plus encore à nous par sa propre générosité.» Pendant long-temps madame Dashwood s'abandonna à cet espoir; il était dans son caractère de croire aveuglément tout ce qu'elle désirait.

Elle avait encore un autre espoir auquel elle donna bientôt le nom de *certitude*, et qui lui faisait supporter et la prolongation de son séjour à Norland, et la froideur presque méprisante de sa belle-fille, et tous les désagrémens d'un séjour où naguère elle était maîtresse; et cet espoir qui devint bientôt pour elle une réalité, était fondé sur l'attachement que M. Edward Ferrars, le frère de madame John Dashwood, paraissait avoir pour sa fille aînée, la sage et prudente Elinor. Ce jeune homme avait

accompagné sa sœur et son beau-frère à Norland; depuis il y avait passé la plus grande partie de son temps, et il était facile de voir ce qui le retenait.

Bien des mères auraient encouragé ce sentiment par des motifs d'intérêt, car M. Edward Ferrars était le fils aîné d'une famille très-riche, et son père était mort depuis long-temps; d'autres l'auraient réprimé par des motifs de prudence, car Edward Ferrars dépendait absolument de sa mère, à qui, à l'exception d'une très-petite somme, la fortune entière appartenait. Elle pouvait en disposer suivant sa volonté, et madame Ferrars n'aurait certainement pas approuvé les liaisons de son fils avec une jeune personne sans biens. Mais madame Dashwood n'était ni intéressée ni prudente; la richesse d'Edward et sa dépendance ne se présentèrent pas une fois à sa pensée. Elle vit seulement qu'il paraissait aimable, qu'il aimait sa fille, qu'Elinor ne repoussait pas ses soins; il ne lui en fallait pas davantage pour décider dans sa tête qu'ils devaient être unis. Suivant ses principes, la différence de fortune était la chose du monde la plus indifférente quand les cœurs étaient d'accord, et qu'il y avait des rapports de caractère. Edward avait senti tout le mérite d'Elinor, ce qui prouve qu'il en avait lui-même, et du même genre, et que plus rien ne pourrait les séparer.

Edward Ferrars n'avait rien cependant de ce qui peut séduire au premier moment. Il n'était point beau; il avait peu de graces, et plutôt une espèce de gaucherie dans les manières, suite d'une excessive timidité; il avait besoin d'être encouragé, et ce n'était

que dans une société intime qu'il pouvait plaire; il avait trop de défiance de lui-même, trop de réserve et de retenue pour le grand monde. Mais quand une fois il avait surmonté cette disposition naturelle, il devenait très-aimable, et tout indiquait chez lui un cœur ouvert, sensible et capable de tous les sentimens généreux. Il avait l'esprit simple, naturel et cultivé par une bonne éducation, mais il n'avait aucun talent brillant. Rien en lui ne pouvait répondre aux vœux de sa mère et de sa sœur, qui désiraient avec ardeur qu'il se distinguât... Par quoi? elles n'auraient pu le dire elles-mêmes positivement, par tout ce qui distingue un gentilhomme très-riche. Elles auraient voulu qu'il fût une grande figure dans le monde, d'une manière ou d'une autre, et qu'on parlât de lui. Madame Ferrars aurait désiré qu'il eût une opinion prononcée en politique, qu'il entrât dans le parlement, ou du moins qu'il se liât avec quelque orateur célèbre en attendant qu'il le devînt lui-même. Madame John Dashwood se serait contentée que son frère fût cité par son élégance, par ses talens, ne fût-ce même que par celui de conduire un caricle de manière à faire effet. – Mais hélas! Edward n'aimait ni les grands hommes ni aucune des folies à la mode chez les jeunes gens. Toute son ambition, tous ses vœux se bornaient à une vie tranquille et retirée au sein du bonheur domestique; heureusement au reste pour sa mère et pour sa sœur, il avait un jeune frère qui promettait davantage: leur plus grand regret était qu'il ne fût pas l'aîné.

Edward se mettait si peu en avant, qu'il avait passé plusieurs semaines à Norland, sans attirer du tout l'attention de madame

Dashwood. Tout occupée de sa douleur, elle vit seulement qu'il était tranquille, et qu'il ne cherchait pas à troubler son affliction par une gaîté importune ou par des conversations hors de propos. Elle fut ensuite prévenue en sa faveur par une réflexion d'Elinor qui remarquait un jour combien il ressemblait peu à Fanny; c'était la meilleure recommandation auprès de madame Dashwood. – Il suffit, dit-elle, qu'il ne ressemble pas à sa sœur pour faire son éloge; c'est dire qu'il est aimable, et pour cela seul je l'aime déjà. – Je vous assure, maman, qu'il vous plaira quand vous le connaîtrez mieux. – Je n'en doute pas, mais que puis-je faire de plus que de l'aimer? – Vous l'estimerez. – Je n'ai jamais imaginé qu'on pût séparer l'estime de l'amitié. – Ni moi non plus, dit Elinor, et M. Edward Ferrars mérite l'une et l'autre.

De ce moment madame Dashwood commença à bâtir son château en Espagne, et à se rapprocher de ce jeune homme qui devait devenir son fils. Sa manière avec lui fut si tendre, si amicale, que bientôt toute réserve fut bannie et qu'il se montra tel qu'il était, avec tout son vrai mérite et son *admiration* pour Elinor. Il n'osa pas dire plus, mais la bonne mère acheva le reste dans sa pensée, et fut aussi convaincue de son ardent amour pour sa fille, que de toutes ses vertus. Sa tranquillité, sa froideur apparente, sa gravité si peu ordinaire à son âge, devinrent même à ses yeux un mérite de plus, quand elle vit que tout cela ne nuisait point à la chaleur réelle de son cœur et à la vivacité de ses sentimens. Elinor, pensait-elle, serait bien ingrate, si elle n'aimait pas ce bon jeune homme autant qu'elle en est aimée.

Mais Elinor ne pouvait avoir un tort ni un défaut; elle n'a donc point d'ingratitude; elle éprouve aussi le sentiment qu'elle inspire. Ils sont égaux en vertu, en amour; que faut-il de plus? ils furent créés l'un pour l'autre: et voilà sa vive imagination aussi certaine de leur mariage, que si elle les avait vus devant l'autel.

– Dans quelques mois, ma chère Maria, dit-elle un jour à sa seconde fille, dans quelques mois notre Elinor sera probablement établie pour la vie; nous la perdrons, mais elle sera si heureuse!

– Ah, maman! comment pourrons-nous vivre sans elle? Elinor est notre âme, notre guide, notre tout dans ce monde.

– Ma chère enfant, ce sera à peine une séparation. Nous vivrons près d'elle, et nous pourrons nous voir tous les jours; vous gagnerez un second frère, un bon, un tendre frère; j'ai la plus haute opinion d'Edward... Mais vous êtes bien sérieuse, Maria, est-ce que vous désapprouvez le choix de votre sœur?

– J'avoue, dit Maria, que j'en suis au moins surprise. Edward est très-aimable, et comme un ami je l'aime tendrement. Mais cependant, ce n'est pas l'homme... Il manque quelque chose... Sa figure n'est point remarquable; il n'a point ces grâces, cet attrait, que je m'attendais à trouver chez l'homme qui devait s'unir à ma sœur. Ses yeux sont grands, ils sont beaux peut-être, mais ils n'ont pas ce feu, cette expression qui annoncent à-la-fois la sensibilité et l'intelligence, et qui pénètrent dans le cœur. D'un autre côté, maman, je crains qu'il n'ait pas ce goût des beaux arts qui prouve une vraie sensibilité; la musique a peu d'attrait pour lui, et quoiqu'il admire beaucoup les dessins d'Elinor, ce n'est

point l'admiration de quelqu'un qui s'y connaît. Il est évident que malgré toute son attention pendant qu'elle dessine, il n'y entend rien du tout; il admire au hasard plutôt son ouvrage que son talent, et comme un amoureux plutôt qu'en connaisseur: pour me satisfaire il faudrait qu'il fût tous les deux. Je ne pourrais pas être heureuse avec un homme qui ne partagerait pas en tout point mes sentimens, mes goûts; il faut qu'il voie, qu'il sente, qu'il juge exactement comme moi: la même lecture, le même dessin, la même musique, doivent saisir au même instant deux ames unies par une sympathie absolument nécessaire au bonheur. Ah, maman! avez vous entendu avec quelle monotonie, quel calme, Edward nous lisait hier les vers délicieux de Cowper? Je souffrais réellement pour ma sœur; elle le supportait avec une douceur incroyable! moi je pouvais à peine me contenir: entendre cette belle poésie qui m'a si souvent extasiée, l'entendre lire avec ce calme imperturbable, avec cette incroyable indifférence... Non, non, je ne concevrai jamais qu'on puisse aimer un homme qui lit de cette manière.

– Eh bien! ma chère Maria, je ne sais pourquoi cette manière me plaisait assez; j'entendais mieux les pensées que lorsque vous déclamez si vivement. Edward prononce si bien, il a un si beau son de voix, tant de simplicité. – Non, non, maman, ce n'est pas ainsi qu'on doit lire Cowper, et si Cowper ne l'anime pas, c'est qu'il ne peut être animé. Elinor ne sent pas comme moi sans doute, et peut-être, malgré cela, sera-t-elle heureuse avec lui; pour moi je ne pourrais l'être avec quelqu'un qui met si peu de

feu et de sentiment dans sa lecture. Ah! maman, plus je connais le monde, et plus je suis convaincue que je ne rencontrerai jamais un homme que je puisse réellement aimer: il me faut trop de choses. Je voudrais les vertus d'Edward, ma vive sensibilité, et par-dessus, toutes les graces et toutes les perfections, dans la manière et dans l'extérieur: tout cela ne se trouvera jamais réuni.

– C'est difficile, il est vrai; mais vous n'avez que dix-huit ans, ma chère enfant, il n'est pas encore temps de désespérer d'un tel bonheur. Vous venez de me tracer le portrait de votre père quand il m'offrit son cœur et sa main, et toujours il m'a paru aussi parfait. Pourquoi seriez-vous moins heureuse que votre mère? puisse seulement votre félicité sur la terre être plus durable que la sienne.

Elles s'embrassèrent en versant des larmes, qui n'étaient pas sans douceur.

CHAPITRE IV

Quel dommage, Elinor, dit Maria à sa sœur, qu'Edward n'ait aucun goût pour le dessin!

– Aucun goût pour le dessin! pourquoi pensez-vous cela? Il ne dessine pas lui-même, il est vrai; mais il a le plus grand plaisir à voir de bons ouvrages en dessin et en peinture, et il sait les admirer. Je vous assure même qu'il a beaucoup de goût naturel pour cet art, quoiqu'il n'ait pas eu d'occasion de l'étudier. S'il l'avait entrepris, je crois qu'il aurait eu un vrai talent; il se défie de son propre jugement en cela comme en toute autre chose, et ne se hasarde pas à donner son opinion, mais il a un sentiment intérieur de ce qui est beau, et un goût simple et sûr qui le dirige très-bien.

Elinor défendit son ami avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire, et Maria craignant de l'avoir offensée, ne dit plus rien contre le goût naturel d'Edward, mais sans en avoir meilleure opinion. Cette froide approbation qu'il donnait aux talens, sans en avoir lui-même, était trop loin de cet enthousiasme, de ces ravissemens qui, dans son idée, étaient la marque certaine du goût: cependant en souriant en elle-même de l'aveugle présomption d'Elinor, elle lui en sut beaucoup de gré.

J'espère, ma chère Maria, continua Elinor, que vous ne croyez pas vous-même qu'Edward manque de goût ou de sensibilité? Toute votre conduite avec lui est si parfaitement amicale; et je

sais que si vous aviez cette opinion de lui, à peine pourriez-vous prendre sur vous d'être polie.

Maria ne sut que répondre: elle ne voulait pas blesser les sentimens de sa sœur, et dire ce qu'elle ne pensait pas lui était impossible. Après un instant de silence, elle lui dit: Ne soyez pas offensée, chère Elinor, si mes éloges ne répondent pas exactement à l'idée que vous avez de son mérite; j'ai moins d'occasion que vous de discerner toutes ses qualités, de connaître ses inclinations, ses goûts, de lire dans son cœur et dans son esprit; mais je vous assure que j'ai la plus haute opinion de sa bonté, de sa raison, de son bon sens, et je pense que personne n'est plus digne que lui d'inspirer une sincère amitié.

En vérité, dit Elinor en souriant, ses plus chers amis doivent être satisfaits de cet éloge, et je ne vois pas ce qu'on pourrait y ajouter.

Maria fut contente de ce que sa sœur était aussi vite apaisée. Il est impossible, dit Elinor, lorsqu'on connaît Edward, lorsqu'on l'a entendu parler, de douter un instant de son jugement droit et de sa bonté; ses excellens principes, son esprit même sont quelquefois voilés par son excessive timidité, qui le rend trop souvent silencieux. Vous, Maria, vous le connaissez assez pour rendre justice à ses solides vertus, mais *ses goûts, ses inclinations*, comme vous les appelez, je conviens que vous avez eu moins d'occasions que moi de les distinguer dans les premiers temps de notre malheur. Vous vous êtes consacrée entièrement à notre bonne mère; pendant que vous étiez ensemble, je l'ai

vu journellement, j'ai causé avec lui sur plusieurs sujets, j'ai étudié ses sentimens et entendu ses opinions sur différens objets de littérature et de goût, et je puis vous assurer que je ne hasarde point trop en vous disant qu'il a non-seulement beaucoup d'instruction, mais un sentiment naturel très-vif pour tout ce qui est digne d'admiration. Il a fait d'excellentes lectures avec beaucoup de plaisir et de discernement; son imagination est vive, ses observations justes et correctes, et son goût délicat et pur. Son extérieur même gagne à être mieux connu. A la première vue, sa figure n'a rien de remarquable, à l'exception cependant de ses yeux qui sont très-beaux, et de la douceur de sa physionomie; mais lorsqu'on le connaît mieux, on le juge bien différemment. Je vous assure qu'à présent il me paraît presque beau, ou je trouve au moins qu'il plaît mieux que s'il était beau. Qu'en dites-vous, Maria?

– Je dis que je le trouverai bientôt plus que beau, si je ne le fais pas encore. Quand vous me direz, Elinor, de l'aimer comme un frère, et qu'il fera votre bonheur, je vous promets de ne plus lui trouver aucun défaut.

Elinor rougit beaucoup à cette déclaration, et fut fâchée contre elle-même de s'être trahie en parlant d'Edward avec trop de feu. Elle sentait bien à quel point il l'intéressait; elle était persuadée que cet intérêt était réciproque, mais elle n'en avait pas cependant une conviction assez positive pour que les propos de Maria lui fussent agréables. Elle comprit fort bien les conjectures de sa mère et de sa sœur; elle savait qu'avec elles tous leurs vœux

étaient de l'espoir, et tout espoir certitude. Elinor avait à peine de l'espoir, et voulut saisir cette occasion de dire à Maria l'exacte vérité de sa situation. – Je ne prétends point vous nier, lui dit-elle, en se remettant, quelle haute opinion j'ai de lui; je l'estime, il m'intéresse, mais. – Estime, intérêt, interrompit vivement Maria, insensible Elinor!.. ces expressions sont dictées par un cœur glacé; répétez ces froides paroles, et je vous quitte à l'instant.

Elinor ne put s'empêcher de rire. Excusez-moi, dit-elle, je n'ai pas je vous assure la moindre intention de vous chasser en vous parlant avec calme de mes sentimens. Croyez les si vous voulez plus forts que je ne l'avoue, et tels que son mérite, et le soupçon, l'espoir, si vous le voulez, de son affection pour moi, doivent me les inspirer, sans imprudence ou folie; mais je vous prie de ne pas aller plus loin: je n'ai pas la moindre assurance de la nature de cette affection. Il y a des momens où son existence même me semble douteuse, et jusqu'à ce que les sentimens d'Edward me soient entièrement dévoilés, vous ne devez pas être surprise que j'évite de donner aux miens quelques encouragemens, d'en parler avec exagération, de leur donner un autre nom que celui *d'intérêt* et *d'estime*. J'avoue que j'ai peu ou même point de doute sur sa préférence; mais il y a d'autres considérations à écouter; il ne faut pas ne voir que son inclination et la mienne. Il est loin d'être indépendant. Je ne connais pas sa mère; mais à en juger sur ce que dit Fanny, nous ne devons pas être disposées à la croire d'un caractère facile, et je suis bien trompée si Edward ne prévoit pas de sa part beaucoup de difficultés, s'il voulait épouser une

femme qui n'eût ni rang ni fortune: et peut-être est-ce là la vraie cause de son silence.

Maria eut l'air très-étonnée en apprenant combien l'imagination de sa mère et la sienne propre étaient allées au-delà de la vérité. Réellement, s'écria-t-elle, vous n'êtes pas engagés l'un à l'autre? mais du moins cela ne peut tarder, et je trouve deux avantages à ce délai: je ne vous perdrai pas sitôt, et pendant ce temps-là Edward prendra plus de goût pour votre occupation favorite, la peinture, où vous réussissez si bien; votre talent doit développer le sien. Oh! s'il pouvait être assez stimulé par votre génie pour parvenir à dessiner lui-même: c'est cela qui serait indispensable à votre bonheur. Imaginez, Elinor, combien vous seriez heureuse. Occupés de même, à côté l'un de l'autre, comme ce serait délicieux. Elinor sourit. Il y aurait peut-être, dit-elle, jalousie de talens; j'aime autant que mon mari n'ait pas les mêmes, et qu'il aime à me lire, par exemple, pendant que je dessinerais. Maria allait dire quelque chose sur la lecture insipide des vers de Cowper, mais elle s'arrêta à temps, et sortit de la chambre.

Elinor avait dit à sa sœur l'exacte vérité; tout lui disait qu'Edward l'aimait, excepté lui-même. Emu, ravi à côté d'elle, suivant tous ses pas, tous ses mouvemens, écoutant chaque mot qu'elle prononçait; cent fois elle l'avait cru sur le point de lui faire l'aveu de son amour, mais cet aveu n'avait jamais été prononcé. Quelquefois elle le voyait tomber dans un tel abattement, qu'elle ne savait à quoi l'attribuer; ce ne pouvait être à la crainte de n'être

pas aimé: malgré sa prudence et sa retenue, Elinor était trop franche, trop sincère pour affecter une indifférence qui n'était pas dans son cœur; elle lui témoignait assez d'intérêt pour le rassurer et lui laisser espérer d'obtenir un jour un sentiment plus tendre. Ce n'était donc pas la cause de sa tristesse; elle en trouvait une plus naturelle dans la dépendance de sa situation, qui lui défendait de se livrer à un sentiment inutile. Elle savait que madame Ferrars n'avait jamais cherché à rendre sa maison agréable à son fils, ni à lui donner les moyens de s'établir ailleurs, et ne cessait de lui répéter qu'il devait chercher à augmenter sa fortune, et que la sienne était à cette condition. Il était donc impossible qu'Elinor fût tout-à-fait à son aise et qu'elle nourrît les mêmes espérances que sa mère et sa sœur; et même plus ils se voyaient, plus elle doutait que l'attachement d'Edward fût de l'amour. Elle croyait ne voir en lui que les symptômes d'une tendre et simple amitié. Mais que ce fût *amour* ou *amitié*, c'était assez pour inquiéter madame John Dashwood, dès qu'elle s'en fut aperçue. Elle saisit la première occasion de parler devant sa belle-mère des grandes espérances de son frère qui était soumis aux volontés d'une mère, des projets que celle-ci formait pour la réputation de ses fils, et du danger extrême que courrait une jeune personne qui chercherait à attirer l'un d'eux dans quelque piège, et qui serait un obstacle aux vastes projets de leur mère. Madame Dashwood ne put ni feindre de ne pas l'entendre, ni l'entendre avec calme; elle répondit avec orgueil et dignité et quitta la chambre à l'instant, bien décidée à quitter aussi immédiatement une maison où sa

chère Elinor était exposée à de telles insinuations, où l'on ne sentait pas tout ce qu'elle valait.

Elle allait en parler à ses filles et prendre ses mesures pour leur prompt départ, sans savoir où aller, lorsqu'elle reçut par la poste, une lettre qui contenait une proposition arrivée fort-à-propos pour la tirer de peine: c'était l'offre d'une petite maison qu'on lui céda à un prix très modéré, et qui appartenait à un de ses parens, un baronnet, sir Georges Middleton, qui demeurait dans le Devonshire. La lettre était du baronnet lui-même, écrite avec la plus cordiale amitié. Il avait appris, disait-il, que ses cousines cherchaient une demeure simple et petite; celle qu'il leur offrait n'était précisément qu'une *chaumière*; mais si elles voulaient l'accepter, il l'arrangerait de manière qu'elle fût agréable et commode à habiter. Il pressait vivement madame Dashwood, après lui avoir donné une légère description de la maison et des environs, de venir avec ses filles à Barton-Park, où il résidait; que là elles pourraient juger si la *chaumière* de Barton pouvait leur convenir et décideraient les réparations nécessaires. Il paraissait désirer vivement de les arranger dans son voisinage; et son style amical et franc, plut extrêmement à madame Dashwood, qui n'avait pas soutenu de relation avec ce parent éloigné qui la traitait avec tant d'obligeance, pendant qu'elle souffrait de la froideur et de l'insensibilité d'une parente bien plus proche.

Elle n'eut pas besoin de beaucoup de temps pour délibérer; sa résolution fut prise avant que la lettre fût achevée. La situation de Barton, et la grande distance de Devonshire à Sussex, qui

la veille encore aurait été un motif de refus, fut alors sa recommandation principale. Quitter le voisinage de Norland n'était plus un malheur; c'était une bénédiction, et plus elle serait loin de sa méchante belle-fille, plus elle serait heureuse.

Elle annonçait donc sans différer à sir Georges Middleton, toute sa reconnaissance de ses bontés et sa prompte acceptation; elle se hâta ensuite d'aller lire les deux lettres à ses filles, pour avoir leur approbation, avant d'envoyer sa réponse. Elinor avait toujours pensé qu'il serait plus prudent de s'établir à quelque distance de Norland; elle fut donc loin de s'opposer au désir de sa mère d'aller en Devonshire. La simplicité de leur demeure, le peu d'argent qu'elle leur coûterait, le voisinage et la protection d'un bon parent, tout allait à merveille suivant les désirs de sa raison. Son cœur aurait voulu peut-être que la distance eût été moins grande, mais Elinor lui imposa silence, donna son plein consentement, et prépara tout pour leur prompt départ.

CHAPITRE V

A peine la réponse fut partie, que madame Dashwood voulut se donner le plaisir d'annoncer à son beau-fils, et surtout à Fanny, qu'elle était pourvue d'une demeure, et qu'elles ne les incommoderaient que peu de jours encore pendant qu'on préparait leur habitation. Fanny ne dit rien, son mari exprima seulement qu'il espérait que ce ne serait pas loin de Norland. Madame Dashwood répondit avec l'air du plaisir que c'était en Devonshire. Edward qui était présent, et déjà fort triste et silencieux, s'écria vivement avec l'expression de la surprise et du chagrin: En Devonshire, est-il possible! si loin d'ici! et dans quelle partie du Devonshire? Elle expliqua la situation: Barton-Park, dit-elle, est à quatre milles de la ville d'Exeter, et la maison que mon cousin nous offre touche presque à la sienne; ce n'est, dit-il, qu'une *chaumière* qu'il arrangera commodément pour nous! J'espère que nos vrais amis ne dédaigneront pas de venir nous voir; et quelque petite que soit notre demeure, il y aura toujours place pour ceux qui ne trouveront pas que la course soit trop longue. Elle conclut en invitant poliment M. et madame John Dashwood à la visiter à Barton, et demanda la même chose à Edward d'une manière plus pressante et plus amicale. Malgré son dernier entretien avec madame John Dashwood qui l'avait décidée à quitter Norland, son espoir du mariage de sa fille aînée avec Edward n'avait pas du tout diminué. Elle croyait

que l'amour du jeune homme et le mérite d'Elinor aplaniraient tous les obstacles, et elle était bien aise de montrer à sa belle-fille, en invitant son frère, que tout ce qu'elle avait dit là-dessus n'avait pas eu le moindre effet; mais elle attendait encore celui de la promesse de John à son père, et le beau présent qu'il destinait sans doute à ses sœurs. Elle attendit en vain, il fallut se contenter de complimens très-polis sur le regret d'être autant séparé d'elles, et sur ce que cette grande distance le privait même du plaisir de leur être utile pour le transport de leurs meubles et de leurs coffres: tout cela devait aller par eau. Madame John Dashwood eut le chagrin de voir partir pour Barton les porcelaines et la vaisselle qu'elle avait enviées. Cependant ses belles-sœurs prièrent leur mère de lui laisser le beau déjeuner, qu'elle louait outre mesure, et qu'elle accepta comme quelque chose qui lui serait dû. Elle soupira encore à chaque objet de valeur qu'elle voyait emballer. «Il est bien dur, pensait-elle, que des personnes dont le revenu est si inférieur au mien aient une maison aussi bien fournie que la mienne.» Le piano-forte de Maria, qui était de la première force sur cet instrument, était beaucoup meilleur et plus beau que le sien; elle en fit la remarque avec aigreur, et aurait volontiers accepté un échange, qui ne lui fut pas proposé. Il n'y eut que les livres d'études qu'elle vit partir sans regret; elle en faisait peu d'usage, et son mari avait une belle bibliothèque, où il permit à ses sœurs de prendre quelques ouvrages favoris qui leur manquaient: ce fut tout ce qu'elles eurent de lui, avec une légère invitation de différer leur départ

autant que cela leur conviendrait. J'ai promis à mon père, dit-il avec quelque embarras, de vous aider dans toutes les occasions, et je veux tenir ma promesse; ainsi vous pouvez rester chez moi jusqu'à ce que tout soit prêt à Barton pour vous recevoir. Alors seulement madame Dashwood comprit qu'elle n'avait plus rien à en attendre. Il lui offrit encore de lui acheter (très-bon marché) les chevaux et le carrosse que son mari lui avait laissés et qui, dit-il, ne seraient plus à son usage, puisque sans doute elle n'aurait point d'équipage. Madame Dashwood aurait voulu pouvoir lui dire qu'à son âge elle pouvait encore moins s'en passer, et qu'elle voulait l'emmener; mais la prudente Elinor lui fit sentir qu'un équipage consumerait la moitié au moins de leur revenu, et ne convenait guère dans une simple petite demeure. Elle céda, ainsi que pour le nombre de leurs domestiques, qui fut fixé à trois femmes et un valet-de-chambre, qu'elles choisirent parmi leurs anciens serviteurs, qui tous auraient voulu les suivre. Le laquais et une des femmes furent envoyés avec les effets pour préparer la maison à recevoir leur maîtresse.

Comme lady Middleton était entièrement inconnue à madame Dashwood, elle préféra d'aller directement s'établir à la chaumière, plutôt que d'être en visite au château de Barton-Park. Il lui tardait à présent d'être chez elle; elle ne voulait plus avoir d'obligation à personne pour son entretien; elle se voyait en perspective heureuse, tranquille, n'entendant plus aucun propos désagréable, et ne regrettait plus aucune de ces jouissances de luxe. Comment aurait-elle envié quelque chose à son beau-fils,

il ne cessait de se plaindre des dépenses excessives que lui coûtait à présent l'entretien d'une grande maison, d'un nombreux domestique: un homme riche, répétait-il, est condamné d'avoir sans cesse sa bourse à la main, et c'est très-désagréable. Pauvre John! disait madame Dashwood, il semble avoir bien plus d'envie d'augmenter son argent que d'en donner.

Le jour de leur départ arriva enfin, et quoique bien aise à quelques égards de s'éloigner de Norland, bien des larmes furent versées en le quittant. Cher, cher Norland, disait Maria en se promenant seule la veille de son départ sur le boulingrin devant la maison, demeure si long-temps celle du bonheur quand cesserai-je de vous regretter? quand apprendrai-je à me trouver bien ailleurs? Hélas! mes pieds ne fouleront plus ce gazon, mes yeux ne verront plus cette contrée où j'étais autrefois si heureuse! Et vous beaux arbres, je ne verrai plus le balancement de votre feuillage, je ne me reposerai plus sous votre bienfaisant ombrage: je pars, je vous quitte, et ici tout restera de même, aucune feuille ne séchera par mon absence, aucun oiseau n'interrompra son chant; que vous importe qui vous voie, qui vous entende. Désormais personne, non personne au monde ne vous verra, ne vous entendra avec autant de plaisir que moi. Ainsi Maria excitait elle-même sa sensibilité et son chagrin, et versait des larmes amères sur tout ce qu'elle laissait, pendant qu'Elinor, qui regrettait bien autre chose que des arbres et des oiseaux, s'efforçait de surmonter, ou du moins de cacher ses regrets pour ne pas affliger sa mère.

CHAPITRE VI

La première partie de leur voyage se passa dans une disposition mélancolique qui leur convenait trop bien pour être un sentiment pénible; mais en avançant dans la contrée qu'elles devaient habiter, un intérêt, une curiosité bien naturelle surmonta leur tristesse, et la vue de la charmante vallée de Barton, la changea presque en gaîté. C'est un pays cultivé, agréable, bien boisé, et riche en beaux pâturages. Après l'avoir traversé pendant un mille, elles arrivèrent à leur maison: une petite cour gazonnée la séparait du chemin; une jolie porte à clair-voie en fermait l'entrée. La maison, à laquelle sir Georges avait donné le nom trop modeste de *Chaumière*, n'était ni grande ni ornée, mais commode et bien arrangée; le bâtiment régulier, le toit point couvert en chaume, mais en belle ardoise; les contrevents n'étaient pas peints en vert, ni les murailles couvertes de chèvrefeuille; elle avait plutôt l'air d'une jolie ferme ou petite maison de campagne. Une allée au rez-de-chaussée traversait la maison, et conduisait de la cour au jardin. De chaque côté de l'entrée il y avait deux chambres environ de seize pieds en carré, et derrière se trouvaient la cuisine et les escaliers; quatre chambres à coucher et deux cabinets dans le haut formaient le reste de la maison: elle était bâtie depuis peu d'années, et très-propre. En comparaison de l'immense château de Norland, c'était sans doute une chétive demeure; mais si ce souvenir fit

couler quelques larmes, elles furent bientôt séchées. En entrant dans la maison, chacune d'elles s'efforça de paraître heureuse et contente, et bientôt elles le furent en effet; la joie avec laquelle leurs bons domestiques les reçurent, en les félicitant de leur heureuse arrivée dans cette jolie habitation, dont ils étaient enchantés, se communiqua à leur cœur. Au grand château de Norland ils étaient confondus dans le nombre des serviteurs; dans cette petite maison, plus rapprochés de leurs maîtresses, ils devenaient presque des amis. La saison aussi contribuait à égayer leur établissement, on était au commencement de septembre, le temps était beau et serein, ce qui n'est point indifférent. Un beau jour, un ciel pur et sans nuage répandent un charme de plus sur les objets qu'on voit pour la première fois; on reçoit d'abord une impression favorable qui ne s'efface plus dans la suite.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.